LE DOCTEUR

AUGUSTE DUMONT

Un homme d'un esprit cultivé et fin, que le monde savant a connu, le docteur Auguste Dumont, vient de s'éteindre au milieu de ses livres et d'une intéressante collection de tableaux, que son goût pour les arts l'avait porté à rassembler. Quoiqu'il appartînt à la profession, il n'avait qu'une confiance médiocre dans la puissance de la médecine, et il a fait sur lui-même, dans une première et dernière maladie, l'essai de son indifférence en matière médicale, dédaignant les conseils d'une amitié inquiète et les soins éclairés d'un ancien compagnon de ses études.

Il était né en 1799; son père, chirurgien en chef de l'hospice de Bicêtre, compatriote de Dupuytren, mourut du typhus en 1815. Il avait contracté cette terrible maladie en soignant, avec un dévouement qui ne connaissait ni repos ni sommeil, les blessés si nombreux qui encombraient alors les hôpitaux de Paris. Il laissait une famille sans fortune; Dupuytren fit accorder au jeune Dumont une pension temporaire de 1,200 francs qui put permettre à sa mère de lui faire poursuivre ses études médicales. Dumont était doué d'une grande intelligence; il fut un brillant

élève, fréquenta les hôpitaux avec une ardeur de bon augure, et par son esprit ouvert et sérieux, acquit bientôt l'affection de son protecteur, qui voulut l'attacher à son service comme interne.

En 1824, il fut reçu docteur. Pariset, alors secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, distingua le jeune médecin et lui donna sa fille en mariage. De cette union, est né un enfant qui mourut, comme sa mère, en 1826.

Malgré la rupture des liens qui l'attachaient au docteur Auguste Dumont, Pariset n'avait pas cessé de s'intéresser à lui. En 1828, la peste s'était montrée de nouveau en Égypte. Le gouvernement français délégua une commission scientifique pour aller étudier la maladie sur place et conseiller, s'il y avait lieu, des mesures de préservation; le docteur Dumont en fit partie avec son illustre beau-père, et, s'inspirant de ses idées, il fit preuve, dans cette mission, d'une intelligence rare et d'un dévouement sans réserve. Il ne rentra en France qu'en 1830, après avoir visité Constantinople et parcouru la Grèce, avec une curiosité savante. La décoration de la Légion d'honneur récompensa, à son retour, sa participation aux travaux de la nouvelle commission d'Égypte.

L'amitié de Carrel ouvrit au docteur Dumont l'accès du *National.* Il n'avait aucun goût pour les luttes politiques; on lui attribua la rédaction du feuilleton scientifique de ce journal. Ses comptes rendus de l'Académie des sciences furent remarqués; ils lui valurent l'estime et quelquefois l'affection des hommes les plus éminents de l'illustre compagnie.

Ses penchants l'avaient conduit à étudier à fond toutes les questions qui se rattachent à l'assistance publique; après la révolution de 1848, il fit partie du triumvirat

qui prit l'administration provisoire des hôpitaux et des hospices. Avec les docteurs Thierry et Voillemier, il resta à la tête de cette administration jusqu'à sa réorganisation, qui eut lieu au commencement de 1849. Dans le court exercice de ses fonctions administratives, il inspira et fit mettre à exécution plusieurs mesures dont l'utilité fut démontrée par l'expérience, car elles subsistent encore aujourd'hui. Mais ce qui lui valut, à lui et à ses collègues, la reconnaissance des nombreux fonctionnaires de l'administration hospitalière, ce fut le soin qu'ils prirent d'écarter résolûment des emplois, malgré des assauts répétés, ces faméliques sans vocation et sans capacité, fruits secs de toutes les professions, incommodes même pour les vainqueurs du jour, et qui, à la suite des révolutions, se ruent avec avidité sur les places lucratives, sans autre souci que de s'en faire attribuer les avantages.

Après la mission qu'il remplit près de l'administration des hôpitaux, le docteur Dumont qui s'était, depuis longtemps, éloigné de la pratique médicale, accepta la direction des Tontines, position modeste, peu en rapport avec sa valeur personnelle, mais qui convenait à son goût pour le repos et l'isolement. Il occupa cet emploi avec bonheur pendant vingt-cinq ans, et, au moment où la Commune s'emparait des ministères et des administrations publiques, il resta à son poste où il put défendre avec succès les intérêts de ses administrés, en préservant de la dispersion, des archives précieuses. Le docteur Dumont professait les principes d'un républicanisme modéré ; mais on ne saurait peindre l'horreur que lui inspirèrent les excès d'une démagogie sauvage.

Les résultats désastreux de la guerre de 1870, le tableau

de Paris en avril et mai 1871 avaient attristé son esprit si alerte et parfois si gaulois; divers maux l'assaillirent, contre lesquels il ne voulut pas se défendre, malgré les prières de sa famille et de ses amis alarmés, et il succomba aux atteintes d'une pneumonie, après quelques jours de souffrance.

Dans le cours de sa longue carrière, le docteur Dumont a recueilli de nombreux témoignages d'estime, comme il a su fixer de solides amitiés. Sa mort laisse un vide profond parmi ceux qui l'ont connu et qui avaient apprécié en lui un caractère loyal et généreux, un esprit inventif et original, toutes ces qualités, en un mot, qui, après avoir attiré l'affection, la retiennent, toujours vive et toujours active.

A. H.

Extrait du *Journal des Débats* du 13 mars 1874.

2279 — Paris. — Imprimerie Arnous de Rivière et Cᵉ, rue Racine, 26.